

Sir Charles Lyell, dans ses principes de géologie, fait sur le règne animal des observations, qui peuvent aussi bien s'appliquer aux végétaux. Il dit : " Les modifications, dans le système dont l'homme est l'instrument, ne constituent pas probablement une aussi grande différence d'analogie, qu'on le croit communément. Nous exagérons souvent, par exemple, l'étendue du pouvoir que déploie l'homme pour la destruction de quelques animaux inférieurs, ou pour en faire multiplier d'autres. Ce pouvoir est circonscrit dans certaines limites, et suivant toutes les apparences il n'appartient pas exclusivement à notre espèce. L'augmentation de l'espèce humaine ne saurait avoir lieu, sans la diminution, ou même la destruction entière de beaucoup d'animaux. Les grandes espèces carnivores fuient devant nous, mais il est d'autres quadrupèdes plus petits, des oiseaux nombreux, des insectes, des plantes, qui sont les ennemis de nos intérêts, qui se multiplient malgré nous, les uns attaquant notre nourriture, d'autres nos habits et nos personnes, et d'autres encore ravagent nos champs et nos jardins. Nous forçons le bœuf et le cheval à travailler pour notre avantage, nous enlevons à l'abeille son miel, mais d'un autre côté nous voyons la riche moisson que nous avons cultivée à la sueur de notre front, dévorée par des myriades d'insectes, et souvent il nous est aussi impossible d'arrêter leurs déprédations, que d'apaiser le tremblement de terre, ou de modérer la course de la lave brûlante. Les changements causés par les autres espèces, à mesure qu'elles se répandent sur la terre, sont probablement moins considérables, mais ils ne laissent pas d'avoir beaucoup d'analogie avec ceux que nous causons nous-mêmes. Le lion par exemple, et la sauterelle ont du causer d'immenses ravages, parmi les plantes et les animaux qui devinrent leurs proies, quand ils se montrèrent dans les régions qu'ils occupent aujourd'hui. Ils ont du faire diminuer considérablement quelques espèces, peut-être même en ont-

ils fait disparaître entièrement quelques unes ; mais d'un autre côté ils ont du en faire augmenter d'autres en nombre, en faisant disparaître l'ennemi naturel qui les empêchait de multiplier. Il est probable d'après ces considérations et beaucoup d'autres, que plus nos connaissances du système s'étendront, plus nous nous convaincrions, que les changements causés par la présence de l'homme devient beaucoup moins de l'analogie de ceux amenés par les autres animaux, qu'on ne le croit généralement. On se laisse souvent tromper, quand nous faisons ces comparaisons, par la considération de l'immense distinction entre l'instinct des animaux et la raison de l'homme, et nous sommes portés à en conclure à la hâte, qu'il doit se trouver presque autant de différence entre les effets causés par l'espèce raisonnable et par celles qui ne le sont pas, en ne les considérant que comme des agens physiques, qu'il y en a entre les facultés qui dirigent leurs actions. Un grand philosophe a dit qu'on ne peut commander à la nature qu'en obéissant à ses lois, et ce principe est vrai, même quand on l'applique à ces changements étonnans, qu'opèrent la domesticité et la culture dans les qualités de certains animaux et de certaines plantes. Nous ne saurions effectuer ces altérations surprenantes, qu'en aidant au développement de certains instincts, ou mettant à profit cette loi mystérieuse de leur organisation, par laquelle certaines particularités individuelles peuvent se transmettre d'une génération à une autre.

Cependant, considérée comme cause efficiente dans le monde physique, il y a vraiment une distinction entre l'espèce humaine et les autres, car les rapports qui nous lient aux autres animaux et aux plantes diffèrent beaucoup de ceux qu'on peut supposer avoir jamais existé entre les êtres privés de la raison. Nous pouvons modifier leurs instincts, leur nombre relatif, leur distribution géographique, d'une manière supérieure et à un plus haut degré que ne peuvent le faire les autres espèces."